

Civilisations de l'Europe au Néolithique et à l'Âge du bronze

M. Jean GUILAINE, professeur

COURS : «*Symboles et Sociétés de la Préhistoire récente (suite)*»

Poursuivant notre enseignement sur l'usage des symboles néolithiques, le cours de cette année a porté sur trois aspects distincts, bien qu'à certains égards complémentaires, de cette question :

— le tour d'horizon des figurines méditerranéennes, abordé en 2000-2001 (analyses morphologiques, contextes, interprétations possibles), a été mené à bonne fin par l'examen de la documentation mise au jour en Méditerranée centrale et occidentale ;

— quelques réflexions sur le genre ont ensuite été avancées afin de tenter de décrypter certains découpages sociaux, à l'observation de la statuaire chalcolithique ;

— enfin, soucieux de traiter à l'avenir la question des stèles anthropomorphes et des statues-menhirs dans le cadre géographique de la Méditerranée et de l'Europe, quelques leçons préliminaires ont commencé d'aborder ce sujet.

Figurines de la péninsule italienne, de Sicile et de Sardaigne

À côté du grand nombre de figurines balkaniques, la péninsule italienne et la Sicile ne totalisent guère qu'une soixantaine de documents, centrés pour l'essentiel sur le Néolithique ancien-moyen (– 6000/– 3500), un quart seulement ne relevant que du Néolithique terminal et de l'Âge du cuivre (– 3500/– 2200). Cette opposition se marque également dans la provenance : tandis que les figurines néolithiques ont été découvertes essentiellement dans des habitats, les documents du Chalcolithique sont issus majoritairement de tombes ou de lieux de culte. Les figurines italiennes sont par ailleurs morphologiquement hétérogènes, souvent très différentes les unes des autres, parfois même inclassables si on les compare aux statuettes déjà examinées de la Méditerranée orientale.

Cette grande variété s'exprime à travers des spécificités locales, parfois limitées à un site unique : statuette et pièces gravées ou sculptées sur os de l'abri Gaban (Trente), galets anthropomorphes de Busoné (Sicile), bustes modelés de Passo di Corvo (Foggia). Plus homogène (cheveux longs, bras croisés) est la série provenant des sites de la culture des Vases à Bouche Carrée, de la Ligurie à la Vénétie (Arene Candide, Pollera, Rocca di Rivoli, Ponte di Vara). On retrouve semblable diversité dans les productions découvertes dans les cavités à usage cultuel des Pouilles (têtes d'argile de Cala Scizzo et de la grotte Pacelli) ou dans celles du site de Piano Vento près d'Agrigente (Sicile). On retrouve ici l'un de ces personnages ambigus (avec seins et pénis) déjà notés lors de précédentes leçons.

La Sardaigne occupe une place à part. Cette île montre d'abord une production plus vivace : 130 pièces environ. De plus, on est ici en présence de canons bien typés, manifestant une certaine cohérence globale, tout en évoluant au fil du temps. Les plus anciennes statuettes se manifestent dans le courant du V^e millénaire (culture de Bonu Ighinu). Si l'on excepte la série de figurines en os de Monte Meana à Santadi, plutôt sveltes, la mode est à des statuettes adipeuses de pierre ou de terre cuite (G. Lilliu parle de style « volumétrique »). D'autres traits (voûte crânienne plate : bonnet ? couvre-chef décoré signant la « sacralité » du personnage ?) donnent une tonalité particulière à ces figurines pleines d'embonpoint, représentées assises, bras croisés, ou debout (à moins que la massivité inférieure du corps ne traduise un sujet reposant sur son siège ou sur un tabouret). La découverte de statuettes dans les tombes en hypogées de Cuccuru S'Arriu pourrait indiquer leur emploi en milieu funéraire : le sujet masculin de la tombe 387, doté, entre autres éléments, d'une cinquantaine de sagaies en os, tenait une statuette dans sa main.

Les figurines de morphologie cruciforme prennent ensuite le relais, vers la fin du V^e millénaire (culture d'Ozieri). Le naturalisme s'efface devant une sorte de schématisme dont on a cru retrouver, par exemple à propos de la figurine de Senorbi, des prototypes dans certaines pièces cycladiques (celles-ci en fait plus récentes). Un troisième groupe conserve une morphologie très stéréotypée : tête discoïde, long cou, bras croisés détachés du corps, partie inférieure abrégée (Porto Ferro, Monte d'Accoddi). La majorité de ces pièces provient du registre funéraire, pour l'essentiel de tombes collectives en hypogées. Les plus récentes pourraient appartenir à l'horizon Filigosa (vers – 3500/– 3200).

Rareté des figurines en France/diversité sud-ibérique

En dehors d'une pièce brisée trouvée à Rosheim (Bas-Rhin) et d'un métapode d'ovin, transformé en figuration anthropomorphe par adjonction de deux rondelles de coquillage représentant des yeux, issu de la nécropole d'Ensisheim, on ne peut guère attribuer de statuette au Néolithique ancien français. C'est en fait la culture chasséenne, dans son faciès septentrional, qui a fait aux figurines de

terre cuite la meilleure place, même si l'on peut trouver dans le Sud et dans le Massif central quelques autres pièces, souvent brisées, probablement après usage. Plusieurs vestiges (cf. Noyen, Seine-et-Marne) montrent une claire déconnexion entre le corps et la tête, absente, mais que l'on pouvait rajouter grâce à un système de cheville. Les changements périodiques possibles de la tête, l'une des parties les plus personnalisées du corps, laissent entendre un certain « roulement » des individus figurés (côté éphémère de leur reconnaissance sociale ?). Ces vestiges sont tous issus d'habitats et étaient donc utilisés, contrairement à la plupart des figurines sardes, en contexte domestique.

Les figurines néolithiques de la péninsule Ibérique proviennent, dans leur très grande majorité, des régions du Sud. Elles sont absentes des phases anciennes du Néolithique (VI^e millénaire). En effet, à cette époque, les représentations humaines se concentrent sur le décor imprimé des céramiques : on y voit des sujets debout, bras levés, mains ouvertes, proches dans leur figuration iconographique de certains orants sud-italiens ou est-méditerranéens. Des personnages voisins sont reconnus sur des scènes peintes dans des abris de la région d'Alicante (art dit « macroschématique »). Ces attitudes sont diversement interprétées : supplication ou prière, schématisation de l'arbre de vie (pieds chthoniens, corps terrestre, bras célestes), danses individuelles ou collectives (comme on en trouve figurées au Proche-Orient sur divers supports néolithiques ou chalcolithiques) ; on connaît, à partir d'exemples ethnographiques, la variété des situations soulignées par des danses : besoin de guérison, fertilité, initiations, mariages, deuils et funérailles, guerres, danses rituelles marquant les temps forts du calendrier agricole, etc.

C'est au cours du V^e millénaire qu'apparaissent deux types de représentations anthropomorphes. D'abord des figurines cruciformes caractéristiques du Sud-Est et, plus rarement, du Sud-Ouest. Au modèle classique, en croix, peuvent se juxtaposer des variantes à bras levés, voire des exemplaires sans bras, limités à une ébauche de silhouette humaine. On retrouve de tels vestiges dans les fosses circulaires ou quadrangulaires de « l'Almérien », dans des dolmens à couloir, voire dans des tholos plus récentes. Quelques uns proviennent d'habitats.

La seconde variété est représentée par les fameuses « plaques-idoles » de la culture mégalithique lusitanienne. Ces palettes de schiste, gravées, n'apparaissent que lors d'une deuxième étape du développement des mégalithes, lorsque, par exemple, les armatures perçantes s'associent aux flèches tranchantes dans les mobiliers funéraires ou lorsque les tholos viennent phagocyter le tumulus des tombes à couloir. Ces plaques, décorées et percées d'un ou de deux trous, sont caractérisées par une certaine monotonie de leurs motifs. Elles obéissent en fait à une décoration rigide : deux parties sont séparées par une ceinture centrale ou située à un tiers environ du développement supérieur. La partie haute porte surtout des motifs obliques (schématisation extrême de colliers, de bras, de bretelles ?) ; la zone inférieure pourrait représenter une sorte de jupe ou de robe descendant jusqu'aux pieds. Le caractère anthropomorphe est parfois renforcé

par la présence de cercles concentriques entourant les « yeux ». Quelques rares pièces, sensiblement plus réalistes, accentuent certains caractères : cape dorsale descendant très bas (Barbacena), doigts exagérés, triangle pubien (Vega del Guadancil). L'interprétation de ces pièces n'est pas aisée. Le sexe n'est pratiquement jamais figuré. Les notions de fertilité/fécondité ne semblent pas adéquates. C'est l'habit, probablement cérémoniel, qui est essentiellement mis en valeur. Ceci étant, la figuration reste volontairement abstraite, indiquant plutôt un symbole d'anthropomorphisation que l'expression d'une personnalité particulière. S'agit-il d'une façon de marquer le défunt, codé par un objet soulignant sa lignée, son ascendance revendiquée ? Faut-il y voir un témoignage de reconnaissance sociale ?

Un peu plus récentes, puisque trouvées exclusivement dans des contextes andalous du Néolithique final ou de l'Âge du cuivre, les « idoles-cylindres » en calcaire, marbre, albâtre ou terre cuite, affichent une décoration très sélective. Elles ne représentent guère que les yeux — des cercles pointés, entourés d'un motif rayonnant —, accessoirement des « tatouages » faciaux ou des colliers, parfois une chevelure zigzagante couvrant tête, joues et dos (série de la Sierra de Moron, près de Séville). Les exemplaires lusitaniens sont plus édulcorés. Le thème des yeux perçants, ici essentiel, se retrouve à la fois sur certaines céramiques de la culture de Los Millares et sur d'autres idoles de pierre sculptée, plus élaborées, du Sud-Ouest espagnol (pièce de la collection « Vidal » au Musée de Madrid, figurines de la Pijotilla, près de Badajoz). Des motifs géométriques incorporant des yeux exacerbés ont aussi été sculptés ou peints sur des os de bovins, de caprins ou des bois de cerfs de quelques gisements du Sud-Est (Cueva de la Pastora, Ereta del Pedregal, Almizaraque).

Tranchant avec le schématisme de ces vestiges, quelques rares pièces en ivoire figurent des sujets réalistes, masculins ou féminins, représentés debout, bras croisés, jambes droites, dans une attitude de garde-à-vous ; les yeux sont bien marqués, on retrouve aussi le motif de la chevelure « en chevrons ». Le style stéréotypé, le matériau probablement exogène (africain), le faible nombre de ces productions pourraient permettre d'envisager leur fabrication dans un même atelier.

Sur la signification de ces diverses pièces ibériques, on peut avancer plusieurs hypothèses : protection des défunts (« yeux prophylactiques »), éléments de cérémonies initiatiques ou funéraires, marqueurs sociaux, figurations d'ancêtres ou de lignages. D'autres explications demeurent possibles.

La disparition des figurines

Ce tour d'horizon a par ailleurs montré les disparités affectant, dans le temps, le déclin des figurines. En France, ces productions ne vont guère au-delà du Chasséen ; en Sardaigne, elles ne survivent pas au Néolithique final. C'est préci-

sément l'époque où la représentation humaine prend désormais une autre envergure, change de registre en quelque sorte, avec le développement, notamment, des statues-menhirs. Dans le Sud de la péninsule Ibérique au contraire, des figurines, de plusieurs styles, demeurent largement présentes dans le plein « Âge du cuivre ». Il est vrai qu'en Espagne le recoupement géographique entre l'aire des stèles ornées et celle des figurines n'est que partiel.

De façon générale, la mode des figurines néolithiques amorce un authentique déclin à compter du III^e millénaire. Encore faut-il nuancer car, en certaines régions, les figurines peuvent se maintenir, changer de style et, peut-être aussi, de sens. On peut aussi les voir réapparaître à des époques tardives de l'Âge du bronze, après un certain hiatus chronologique. En Crète, les statuettes peuvent abonder dans certains sanctuaires du Bronze moyen (Petsofas). En Grèce, après une éclipse, elles resurgissent en grand nombre à l'époque mycénienne sous la forme d'offrandes ou d'« adorants » en liaison avec des pratiques cultuelles (on connaît le succès des deux variétés en phi — bras en cercle — ou en psi — bras levés).

À Chypre, les statuettes perdurent au cours de l'Âge du bronze (avec souvent des « mères à l'enfant »). De même, dans les Balkans, les figurines subsistent dans certaines cultures ; ainsi à Cirna, Roumanie, la tête ne joue plus qu'un rôle secondaire ; l'accent est alors mis sur les habits, sans doute cérémoniels, rehaussés de parures telles les doubles spirales. On est bien loin des statuettes nues et adipeuses de l'époque néolithique.

On peut s'interroger sur ce déclin ou sur les mutations subies par les figurines. La notion de rupture historique entre le monde des agriculteurs (-trices) néolithiques et celui des métallurgistes (à dominante davantage masculine), c'est-à-dire la vieille inversion des évolutionnistes (« matriarcat/patriarcat »), demeure spéculative. De plus, les statuettes ne disparaissent pas partout au même moment : dans le détail, les situations sont diverses. Il faut donc chercher d'autres explications. Des ruptures dans le système social sont possibles : on peut évoquer la disparition de lignages importants ou de familles élargies, qui se reconnaissaient dans les figurations anthropomorphes, et la mise en place d'autres groupes sociaux dominants, numériquement plus restreints, récusant ce type de pratique. Les statuettes suivraient alors le déclin des grandes sépultures collectives. D'autres explications sociales sont possibles : changement de l'idéologie attachée à la femme désormais perçue moins comme une reproductrice que comme épouse, chargée des devoirs de mère (cf. Chypre). On peut aussi évoquer la transformation des traditions domestiques ou familiales mettant en jeu des figurines, au profit d'autres pratiques (par exemple, des cultes plus intégrés, gérés par des spécialistes). On doit donc penser que la rarefaction des statuettes a, certainement, des raisons diverses mais complémentaires : évolutions sociales, changement dans les mentalités ou les repères identitaires, fonction et « sens » des figurines elles-mêmes.

Le genre et son usage en archéologie néolithique

Il est courant d'opposer le sexe, donnée biologique stable, et le genre, construction symbolique liée à la culture et à l'histoire, donc en perpétuelle évolution. À l'archéologie « positiviste » des matériaux, des habitats, des milieux naturels ou anthropiques, la juxtaposition, depuis quelques décennies, d'une archéologie « théorique » a notamment permis le développement d'une branche de celle-ci (parfois dite post-processuelle) tournée vers l'étude des images, des représentations, des discours. En privilégiant les approches concernant la pensée et les comportements, cette archéologie s'ouvre au spéculatif, à la recherche de significations codées, symboliques, qui se cachent derrière les données matérielles. Cette nouvelle approche a souvent entraîné la contestation des interprétations traditionnelles.

Ainsi l'art du Levant espagnol, que l'on date aujourd'hui du Néolithique mais qui fait essentiellement place à des scènes de chasse (et quelquefois de guerre) ou à des scènes « rituelles », pose-t-il le problème des relations masculin/féminin au cours de la préhistoire récente. Cet art a tendance à limiter les narrations de la vie quotidienne pour hypertrophier des thèmes orientés sur l'« extraordinaire », le superflu, les activités de courage ou d'adresse valorisant certains individus très probablement masculins, les femmes semblant impliquées dans des scènes de danse ou des fonctions de subsistance. Le codage du genre se fait souvent à partir de l'outil utilisé par les personnages figurés : ici c'est l'arc qui est l'instrument-roi.

Or, précisément, le rôle des outils est révélateur. De bons repères ethnographiques en ont été fournis récemment par P. Tabet (*La construction sociale de l'inégalité des sexes : des outils et des corps*, L'Harmattan, 1998). Les anthropologues observent souvent que les tâches les plus prestigieuses, celles qui peuvent comporter « une pointe d'exaltation et de risque », sont, dans les sociétés qu'ils étudient, souvent dévolues aux hommes, les femmes étant plutôt confinées dans des activités domestiques. Or, cette hiérarchie est, d'une certaine façon, entretenue par l'usage des outils eux-mêmes. Les outils féminins sont en général plus rudimentaires, moins spécialisés que ceux utilisés par l'homme. Quand les fonctions sont les mêmes, les hommes disposent d'instruments plus performants. L'outil n'est donc pas neutre, indifférencié. Et P. Tabet de citer divers exemples montrant que la division sexuelle du travail n'a rien de naturel, de biologique, mais repose sur un partage culturel des tâches, découpage qui donne une connotation plus valorisante aux activités masculines. L'outil est donc un marqueur du genre. Ces observations ethnographiques peuvent éclairer le fonctionnement social des communautés préhistoriques. L'arc, notamment, est essentiellement une arme mais aussi un attribut qui signe la masculinité. On sait par ailleurs comment, dans diverses sociétés, les femmes sont écartées des armes qui font couler le sang.

Or ce codage des sexes à partir des objets matériels est clairement attesté au Néolithique. Ainsi, au III^e millénaire, dans les sépultures du complexe à poterie cordée du Nord de l'Europe, si la céramique est une attribution commune aux deux sexes, les poignards de silex et les haches de combat sont seulement présents, sauf cas particulier, dans les tombes masculines. Même découpage symbolique dans les sépultures de la culture du vase campaniforme en Europe centrale. Les hommes disposent, parmi leur mobilier funéraire, de poignards de cuivre, de flèches (et probablement d'arcs) et de protège-poignets. Les femmes sont gratifiées d'objets liés au tissage (poinçons, aiguilles) et de parures (notamment des boutons perforés en V). Seuls les gobelets décorés sont communs aux deux sexes. On est donc dans ces cultures face à un système de découpage social très rigide.

Il est, par contre, des populations dans lesquelles la règle est plus floue, parfois marquée par des déviations de la coutume, voire par de véritables contestations de celle-ci. Dans ce cas, les rituels montrent des changements, des refus de la tradition. L'archéologie du genre est aussi une façon d'analyser la variabilité dans le comportement des sociétés ou dans les mentalités.

On a pris également l'exemple de la grotte ornée de Porto Badisco, dans le Sud-Est italien, comme démonstration de ce découpage culturel. Sur les scènes d'art schématique de cette cavité, les hommes sont identifiés par leur phallus ou, dans deux cas sur trois, par le port de l'arc, parfois par les deux caractères. Les femmes sont signalées par leur sexe noirci ou par leur attitude (un bras levé, un autre appuyé sur la hanche) ; elles ne disposent d'aucun instrument. On observe également que les archers, tous mâles, sont impliqués dans des activités de chasse. Quand on sait que cette activité est, à cette époque, mineure au plan de son apport économique, on n'en mesure que davantage son poids symbolique, sa capacité à fabriquer des « personnages » à partir de l'affrontement avec l'animal et du danger encouru. Le statut de chasseur, l'aptitude de l'homme à « porter les armes » sont des conventions entretenues.

Premier aperçu sur les stèles anthropomorphes d'Europe

Ces leçons sur le genre étaient nécessaires pour aborder ensuite l'étude des divers groupes européens de stèles anthropomorphes ou de statues-menhirs d'âge néolithique et chalcolithique. Il s'agit là de monuments de dimensions variées (de 0,50 m jusqu'à plus de 4 m de hauteur) dont l'objectif consistait à représenter dans la pierre, de façon schématique, un corps humain. Étaient figurés certains traits anatomiques, des vêtements, enfin des attributs, réels ou virtuels. Certaines stèles ont eu une vie brève et ont été rapidement brisées après un usage de courte durée. D'autres ont été longuement utilisées, subissant même des transformations — amputation de certains détails ou, au contraire, ajout, par sculpture, de certains éléments. Ces monuments pouvaient s'inscrire dans la sphère du

quotidien (habitats), dans le domaine funéraire (tombes), dans celui du cultuel (lieux sacrés), voire hors de tout espace domestique (sphère du « sauvage »).

De façon générale, les statues-menhirs se répartissent en un certain nombre de « noyaux » dispersés en divers points de l'Europe méridionale : Crimée et aire nord-pontique, Italie du nord-est, Alpes occidentales, Lunigiana, Tavoliere, Sardaigne, Sud de la France, Ouest de la péninsule Ibérique, Bretagne et îles anglo-normandes, etc. Cette première statuaire européenne, qui s'affirme au moment où en bien des régions les figurines régressent, est chronologiquement centrée sur les IV^e et III^e millénaires avant l'ère, même si on connaît des manifestations plus anciennes ou plus récentes. Son étude a pour intérêt de nous offrir l'image d'une catégorisation des sexes opposant une idéologie du mâle en armes (le « proto-guerrier » d'Occident) à une représentation de la femme connotée par l'anatomie de sa poitrine : une claire distinction entre culture et nature.

L'analyse de ces divers ensembles géographiques peut être abordée de deux façons distinctes : d'abord par une méthode qui, dépassant certaines nuances typologiques, tente de mettre en avant les ressemblances qui unissent tous ces groupes ; on peut aussi, à l'inverse, avoir une démarche plus culturaliste, régionaliste, et s'attacher à souligner la diversité des « écoles » en valorisant les différences, réelles, entre toutes ces productions. Ces deux approches ont nécessairement influencé les hypothèses sur la genèse des stèles.

Pour certains auteurs, un modèle d'invention en un point unique a été retenu, avec diffusion secondaire aux périphéries. C'est, en général, l'aire nord-pontique qui est présentée comme ce foyer originel tandis que la propagation vers l'Ouest a été pensée en termes tantôt de déplacements de populations tantôt simplement sous la forme de transferts d'idées et de techniques. Pour ces auteurs, les statues-menhirs auraient participé de la divulgation des « produits secondaires » mis en place lors des phases évoluées du Néolithique : invention des véhicules à roues, domestication du cheval, éclosion de la métallurgie. On observera toutefois que l'émergence de ces diverses techniques varie dans le temps et l'espace et que ces « inventions » ne sont nullement associées à un « complexe » unique, monolithique. De même a-t-on parfois associé la diffusion supposée des statues-menhirs à celle d'éléments archéologiques considérés comme d'origine « steppique ». Parmi ceux-ci, on peut citer certaines grandes pointes de silex triangulaires, à taille bifaciale, en Moldavie, Ukraine, Roumanie, Bulgarie, Hongrie : néanmoins, ces objets semblent avoir, dans ces régions, une longue tradition locale et ne sont pas forcément intrusifs. Les épingles à tête en marteau (ou en béquille), connues dans la culture des steppes du sud-est (Jamnaja), sont présentes, en métal ou en os, jusqu'en Italie (Remedello, Gaudio). Les « haches-marteaux » de pierre ou de métal, à corps renflé et bouton terminal, ont une large dispersion depuis le Bronze ancien égéen (Troie) jusque dans les groupes à poterie cordée de l'Europe du Nord-Ouest (culture des « sépultures individuelles ») et dans certains groupes chalcolithiques d'Italie (Rinaldone). En fait l'analyse de ces diverses pièces archéologiques montre une confection opérée dans des matériaux

locaux : il ne s'agit donc pas d'importations. De plus, leur répartition ne recoupe pas forcément celle des statues-menhirs, celles-ci peu présentes en Europe du Nord. La superposition entre la divulgation des stèles et la dispersion de ces variétés d'objets n'est donc pas démonstrative.

La thèse diffusionniste a également pris appui sur la position géographique des principaux groupes de statues-menhirs. Ceux-ci seraient apparus préférentiellement dans des zones largement accessibles : îles ou péninsules (Crimée, Sardaigne, péninsule armoricaine, îles anglo-normandes), embouchures de grands fleuves (Dniepr, Danube, Rhône), grandes vallées. Il ne semble pas pour autant que ces déterminismes géographiques soient évidents : la région des monts de Lacaune et le Rouergue ou le pays de Laconi (au cœur de la Sardaigne), terres fournies en stèles anthropomorphes, sont beaucoup plus des régions « fermées » que des lieux ouverts sur l'extérieur.

La thèse mettant plutôt en relief les divergences dans le rendu, la morphologie ou les éléments figurés sur les monuments, sans nier les processus de contacts, insiste davantage sur la dynamique interne des populations locales dans l'éclosion des statues-menhirs. Elle met en avant l'apparition très ancienne en Occident (au moins dès le Néolithique moyen : V^e millénaire avant notre ère) de stèles anthropomorphes ou de pierres dressées (Armorique, Midi, Sardaigne, Corse), parfois décorées, ayant pu conduire, par processus de filiation, jusqu'aux statues-menhirs. Celles-ci ne seraient dès lors que la matérialisation, sur une tradition autochtone de levage de blocs, d'une idéologie (notamment le mâle en armes) liée au renforcement progressif du statut de certains personnages. Cette hiérarchisation serait tout particulièrement notifiée, sur les statues masculines, par l'apparition d'attributs (« crosse », « objet » triangulaire, poignard, arc et flèches, hache, etc.) qui n'avaient guère été représentés jusque là, notamment sur les figurines néolithiques, celles-ci d'ailleurs très majoritairement féminines. La rencontre entre les traditions locales dans l'anthropomorphisation de la pierre et l'émergence de personnages d'envergure en liaison avec l'évolution sociale expliqueraient l'apparition, dans certaines régions, de la première statuaire européenne.

Le cours sera poursuivi en 2002-2003.

J. G.

**SÉMINAIRE : *Expressions symboliques, manifestations artistiques
du Néolithique et de la Protohistoire***

Le mardi 8 janvier 2002, Mme Danielle Stordeur, Directeur de Recherche au CNRS, a présenté un exposé intitulé « *Symboles et imaginaire des premières cultures du Proche-Orient : haute et moyenne vallée de l'Euphrate* ». Les fouilles archéologiques conduites par diverses missions étrangères, notamment par des équipes allemandes et françaises, ont dévoilé une importante documentation (stèles sculptées, reliefs, plaquettes à incisions pictographiques, pierres à rainure)

dans un ensemble de sites attribuables au Néolithique précéramique (PPNA, PPNB ancien et moyen). L'orateur a dressé un bilan de cette iconographie et présenté les symboles utilisés pour jouer sur l'imaginaire collectif de ces communautés en cours de néolithisation : bucranes, serpents, oiseaux, quadrupèdes, scorpions, etc. Dans le même temps, ce processus s'accompagnait d'une mise au pas de la nature, à travers le contrôle des plantes et des animaux mais aussi de l'espace domestique par le recours à la maîtrise des formes de l'habitat (du rond au rectangulaire c'est-à-dire du courbe vers le droit et l'angulaire). La présence de bâtiments à usage collectif et cérémoniel, souvent décorés, devait renforcer la cohésion communautaire à travers le recours à des systèmes de valeurs admis par tous.

Le 15 janvier 2002, M. Jean-Daniel Forest, Chargé de Recherche au CNRS, avait pris pour thème de sa communication : « *Çatal Huyuk et son décor* ». Sur ce site anatolien, datant de – 7000 environ, l'archéologue anglais J. Mellaart a dégagé, dans les années soixante, une série d'habitations particulièrement bien conservées, dont les murs étaient encore ornés de reliefs et de peintures. Loin d'être seulement décoratif ou anecdotique, ce décor semble faire allusion, spécialement à travers les figures majeures de la femme et du taureau, aux règles de parenté et d'alliance qui fondent la société et lui permettent de se reproduire.

Le 22 janvier, M. Henri-Paul Francfort, Directeur de Recherche au CNRS, a présenté un exposé dont le titre était : « *Les pétroglyphes d'Asie Centrale. Limites des interprétations indo-iraniennes et chamaniques* ». Les dizaines de milliers de pétroglyphes relevés en Asie centrale offrent aux interprétations un corpus très riche et complexe. Deux systèmes interprétatifs principaux sont en général mis en œuvre par les chercheurs, l'indo-iranien et le chamannique. Le premier fait appel à des arguments linguistiques et à la mythologie védique et avestique tandis que le second s'appuie sur des rapports ethnologiques. Ces théories interprétatives, qui considèrent que l'art rupestre n'est qu'un moyen d'illustrer des « textes », sont réductrices et parfois contradictoires. Elles pourraient être avantageusement complétées par d'autres approches et notamment par une histoire de l'art formaliste rénovée.

Le 29 janvier, M. Michel Barbaza, Professeur à l'Université de Toulouse-Le Mirail, évoquait « *L'art rupestre du Sahel burkinabé dans son contexte archéologique* ». L'accent a été mis, tout particulièrement, sur le site de Markoye qui rassemble près de 10 000 gravures. Ce gisement révèle un art schématique abstrait, parfois sommaire et répétitif, mais qui n'est pas cependant dépourvu de finesse ni d'originalité. Des conditions favorables ont permis que ces représentations puissent être étudiées en même temps que les vestiges d'établissements humains associés. La possibilité d'appréhender dans une démarche commune deux types de témoignages appartenant à une même réalité culturelle constitue la principale incitation méthodologique à poursuivre les recherches.

Le 5 février, M. Jean-Loïc Le Quellec, membre de l'UMR 7041 « Archéologie et Sciences de l'Antiquité : recherches sur l'Afrique », nous entretenait de « *L'interprétation des images du Sahara néolithique* ». L'auteur a puisé dans ses travaux réalisés en Libye pour démontrer le caractère non narratif mais essentiellement mythologique des scènes représentées. Le thème central de l'exposé a concerné l'assimilation de l'homme au lycan, redoutable chien sauvage placé tout en haut de la pyramide symbolique animale, avant le lion. L'anthropomorphisation du lycan a donné des personnages « hors norme » à tête de fauve et s'attaquant avec succès à la faune sauvage. Une façon d'exprimer la victoire de l'homme sur la nature ?

Le mardi 12 février, M. Denis Vialou, Professeur au Muséum National d'Histoire Naturelle, nous présentait *des abris à peintures et gravures préhistoriques au Brésil*. Comme tout art rupestre né dans la Préhistoire, celui du Brésil montre, dans les centaines d'abris sous roche ornés découverts, les trois grandes catégories universelles de représentations : des animaux, des humains et des signes géométriques. Souvent ces représentations flottent dans l'espace pariétal, sans relation réaliste entre elles. Mais il existe assez fréquemment aussi des scènes mettant en jeu des hommes, armés ou pas, coiffés et parés ou nus, des animaux et même parfois des arbres.

Dans les quelques millénaires (probables) de son existence, cet art rupestre ne montre pas de passage entre une économie de chasseurs et une économie de producteurs. Les seuls liens parfois avérés avec des populations indiennes concernent des parures corporelles ou des motifs géométriques symbolisant par exemple des animaux.

Le 19 février, M. Serge Cassen, Chargé de recherche au CNRS, et M. Jacobo Vaquero Lastres, membre du Laboratoire de Préhistoire de Nantes, nous entretenaient des « *Stèles armoricaines du V^e millénaire avant notre ère* ». Les auteurs ont d'abord montré que la verticalisation des roches était déjà pratiquée dans l'Europe occidentale, au temps des chasseurs-cueilleurs. C'est en conservant à l'esprit un tel arrière-plan que les trois plus fameuses stèles de Locmariaquer en Morbihan (V^e millénaire) sont réinterprétées ; dans un premier temps par déconstruction des figures et des explications traditionnellement avancées dans le contexte d'un univers agraire et de contexte paisible ; ensuite par recombinaison des signes au sein d'une structure rigoureuse qui insiste en dernière instance, à travers un système d'opposition, sur le thème de l'affrontement et de la peur, mythologique ou « historique ».

Le 26 février, M. Philippe Hameau, Archéologue au Centre départemental du Var et Chargé de cours à l'Université de Nice, nous dépeignait « *Quelques aspects de l'art rupestre et pariétal en France méditerranéenne* ». Avec le Néolithique se développe une expression artistique dominée par le signe. Aux IV^e et III^e millénaires avant notre ère, dans le Sud de la France, l'explosion de cet art schématique se traduit par une infinie variété de gravures sur rochers et de peintures sur la paroi de grands abris. Les sites ornés sont choisis en fonction

de critères très précis (coloration des parois, orientation, humidité) en dépit de leur grande diversité topographique. Si les versions graphiques utilisées sont nombreuses, en revanche le corpus iconographique se révèle plus restreint. L'analyse de quelques sites ou groupements de sites ornés montre une adéquation entre l'espace et la thématique exprimée.

Le 5 mars, M. Antón Rodriguez Casal, Professeur à l'Université de Saint-Jacques-de-Compostelle, présentait « *Les pétroglyphes de Galice* ». L'accent a d'abord été mis successivement sur la distribution géographique de ces manifestations artistiques, sur les techniques utilisées (la percussion), sur les thèmes traités (tantôt géométriques : spirales, labyrinthes, et tantôt naturalistes ; cerfs, chevaux, parfois montés, « boucliers », etc.). Les approches chronologiques orientent vers le III^e millénaire, avec des manifestations plus tardives des débuts du II^e millénaire avant J.-C. Des problèmes ont été soulevés sur les relations entre ces pétroglyphes et les auteurs de cet art : ces manifestations sont certainement loin d'être simplement décoratives et leur sens est à chercher dans le contexte de transformations profondes qui affectent alors la société.

Le 13 mars, M. Paul-Louis Van Berg, Professeur à l'Université Libre de Bruxelles, avait pris pour sujet : « *Proche-orientaux et indo-européens. Antinomies et interactions culturelles* ». Les différences qui opposent les cultures historiques de l'Asie antérieure ancienne à celles de l'Europe septentrionale sont évidentes mais, sans tomber dans des clichés du type « barbares et civilisés » ou « Aryens et Sémites », on a parfois du mal à préciser les structures de base de cette dichotomie.

Or, l'archéologie, la linguistique et l'étude des textes permettent de reconstituer deux grands bassins culturels distincts par leur manière d'organiser l'espace, le monde surnaturel, la société et le savoir, par l'intégration culturelle du corps, par leur rapport à l'image et leur ancrage dans le temps. Ces oppositions permettent de débusquer des phénomènes d'interaction culturelle dans les arts de plusieurs sociétés protohistoriques jusqu'ici peu étudiées.

Le 20 mars, M. Charles-Tanguy Le Roux, Conservateur Général du Patrimoine, présentait un exposé intitulé « *Continuité et innovation dans l'art mégalithique armoricain* ». Pendant près de deux millénaires et demi, la péninsule armoricaine a été l'un des foyers majeurs du mégalithisme ouest-européen, avec des architectures parfois monumentales. Beaucoup de monuments portent en outre un décor pariétal significatif qui nous est parvenu sous forme de tracés linéaires, de bas-reliefs et même de quelques œuvres en ronde-bosse.

Un premier répertoire se développe dans le milieu du V^e millénaire B.C. Parmi les signes les plus fréquents, on trouve l'« écusson », la « hache », la « crosse » et le « corniforme » qui, à quelques spécificités près, apparaissent dans des tombes à couloir comme sur des stèles dressées en plein air.

Après les développements spectaculaires mais très localisés de Gavrinis (début du IV^e millénaire) et des tombes coudées morbihannaises (fin IV^e-début III^e), un style différent s'exprime dans les « galeries sépulcrales » du III^e millénaire. On

y retrouve de clairs héritages de la phase ancienne (l'écusson, la crosse et la hache) mais aussi des nouveautés : paires de seins en reliefs associées à des « colliers » et « palettes ». Comme le précédent, ce style tardif s'exprime aussi sur des stèles ; on le retrouve même sur quelques véritables statues.

Le 27 mars, M. Michel Tauveron, Chercheur associé à l'Institut Frobenius, évoquait « *L'art caballin du Sahara central* ». Pour la majorité des spécialistes, l'apparition du cheval dans l'iconographie de l'art rupestre centro-saharien marque le début d'une nouvelle période, dite caballine. La plupart des auteurs s'accordent également à voir celle-ci débiter vers – 1500 et s'achever entre le 5^e et le 3^e siècle avant J.-C. avec l'apparition du dromadaire, essentiellement par recoupement d'informations historiques. Un examen global des données archéologiques disponibles dans l'espace centro-saharien pour cette période montre surtout leur dispersion, leur faible niveau de corrélation et leur peu d'adéquation avec les théories existantes. L'art rupestre lui-même indique une grande diversité régionale, sans doute plus qu'une simple extension diachronique à partir d'un foyer primaire. Au-delà d'une remise en cause scientifique, un tel bilan conduit à une question plus politique, celle de la probable mise en place dès la fin des temps néolithiques des populations actuelles du Sahara central.

Le 4 avril, Mme Françoise Ballet, Conservateur du Patrimoine, présentait « *Les gravures rupestres protohistoriques de Savoie* ». Dans cette région, un art rupestre remarquable s'est développé à partir de 3000 ans avant J.-C. environ, au sein des premières communautés agro-pastorales du Néolithique. Il apparaît avec les pierres à cupules, puis évolue pour aboutir, à l'Âge du fer, à une profusion de représentations figuratives et abstraites dont l'apogée se situe entre 600 et 200 ans avant J.-C., en vallée de Maurienne, dans le contexte de la civilisation alpine de l'Âge du fer. Deux sites à peintures datés du Néolithique final témoignent d'autres modes d'expression.

L'ensemble des motifs abstraits ou figuratifs semble relever du domaine symbolique plutôt que descriptif.

Invitation de professeurs étrangers

M. Martin Almagro Gorbea, professeur à l'Université Complutense de Madrid, a donné quatre leçons sur le thème « *La Protohistoire de la péninsule Ibérique* » :

- *L'Âge du cuivre (Chalcolithique) de la péninsule Ibérique.*
- *L'Âge du bronze : nouvelles perspectives d'étude.*
- *Les contacts pré-coloniaux avec la Méditerranée : Mycéniens et « Peuples de la mer ».*
- *L'ethnogenèse des peuples pré-romains : Bronze final et Âge du fer.*

Mme Renata Grifoni, professeur à l'Université de Pise, a donné deux conférences :

- *Le Néolithique en Italie centrale.*
- *L'Âge du cuivre en Italie centrale.*

ENSEIGNEMENT À L'ÉTRANGER

Le professeur a donné quatre heures de cours à l'Université de Cagliari (Centre de Préhistoire et de Protohistoire de la Méditerranée).

Colloque « La Néolithisation »

Le 20 septembre 2001, dans le cadre du XIV^e Congrès de l'Union Internationale des Sciences Préhistoriques et Protohistoriques, le professeur a, en collaboration avec P.-L. van Berg, dirigé un Colloque sur le thème des premières sociétés agro-pastorales du Proche-Orient et de l'Europe. Y ont présenté des communications : N. Goring-Morris, M. Özdogan, J.-D. Vigne, J. Guilaine, F. Briois, I. Carrière, S. van Willigen, P.-L. van Berg, P. Lefranc, C. Buydens, A. Hauzeur, F. Damblon, A. Beeching, L. Costa, A. Tresset, J.-N. Guyodo, G. Marchand, J. Sergant, Y. Perdaen, P. Crombé, C. Renfrew.

PUBLICATIONS

1. Publications du professeur** Ouvrages*

GUILAINE J. (dir.) 2000. — *Communautés villageoises du Proche-Orient à l'Atlantique (8000-2000 avant notre ère)*, Éditions Errance, Paris, 280 p., 140 fig.

GUILAINE J. et ZAMMIT J. 2002. — *El camino de la guerra. La violencia en la prehistoria*, Ariel Prehistoria, Barcelona, 283 p., 61 fig., 26 pl.

LANGANEY A., CLOTTES J., GUILAINE J., SIMMONET D. 2002. — *A Mais Bela História do Homem*, Difel, Rio de Janeiro, 190 p.

** Articles*

GUILAINE J. 2000. — Les hypogées de la France méditerranéenne, in *L'ipogeismo nel Mediterraneo*, Università degli Studi di Sassari, vol. I, 2000, pp. 221-250, 14 fig.

GUILAINE J. 2001. — De la violence préhistorique, in Y. Coppens (dir.) : *Origine de l'Homme. Réalité, mythe, mode*, Édition Artcom, pp. 241-250.

GUILAINE J. 2001. — Changeons d'échelles : pour la très longue durée, pour de larges espaces, *Forêt méditerranéenne*, XXII, juin, pp. 123-129, 1 fig.

GUILAINE J. 2001. — Malte et la préhistoire de la Méditerranée, *Dossiers de l'Archéologie*, n° 267, octobre, pp. 16-33, 32 fig.

GUILAINE J. 2001. — Préface à G. Aumassip : *L'Algérie des premiers hommes*, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme/Éditions Ibis Press, Paris, pp. 7-10.

GUILAINE J. (interview) 2001. — « L'Europe n'est pas née en Europe », dans « Il était une fois l'Europe », Entretien avec D. Simonnet, *L'Express*, n° 2609, 5-11 juillet 2001, pp. 18-22, 5 fig.

GUILAINE J. et BRIOIS F. 2001. — Parekklisha-Shillourokambos, an Early Neolithic Site in Cyprus, in S. Swiny (dir.), *The Earliest Prehistory of Cyprus. From Colonization to Exploitation*, American Schools of Oriental Research, Archaeological Reports, CAARI Monograph Series, Boston, pp. 37-53, 9 fig.

GUILAINE J., BRIOIS F., VIGNE J.-D., CARRÈRE I., WILLCOX G. et DUCHESNE S. 2000. — L'habitat néolithique pré-céramique de Shillourokambos (Parekklisha, Chypre), *Bulletin de Correspondance Hellénique*, 124, pp. 589-594, 8 fig.

GUILAINE J., CLAUSTRE F., LEMERCIER O., SABATIER Ph. 2001. — Campaniformes et environnement culturel en France méditerranéenne, in F. Nicolis (dir.), *Bell Beakers today. Pottery, people, culture, symbols in prehistoric Europe*, Proceedings of the International Colloquium, Riva del Garda (Trento, Italy), 11-16 may 1998, Trento, pp. 229-275, 24 fig.

GUILAINE J., COULAROU J. et BRIOIS F. 2001. — Bizien de Bize, *Revue Archéologique de l'Ouest*, Supplément n° 9, pp. 247-265, 17 fig.

GUILAINE J. et ROUILLARD P. 2002. — Les mémoires de la Méditerranée : préface, in P. Carmignani (dir.) : *Autour de F. Braudel*, Presses Universitaires de Perpignan, pp. 93-97.

VARTANIAN E., GUIBERT P., ROQUE C., NEY C., BECHTEL F., SCHVOERER M., GUILAINE J., CREMONESI G. 2001. — Une contribution de la thermoluminescence à la chronologie de la néolithisation en Italie du Sud-Est. Céramiques et terres brûlées du site de Matera-Trasano, in *Datation, XXI^e rencontres internationales d'archéologie et d'histoire d'Antibes*, Éditions APDCA, Antibes, pp. 401-406, 2 fig.

2. Publications de l'équipe « Premières Sociétés Rurales » (UMR 8555)

AMBERT P. 2000. — Narbonne antique et ses ports. Géomorphologie et archéologie. Certitudes et hypothèses, *Revue archéologique de Narbonnaise*, t. 33, pp. 295-307.

AMBERT P. 2001. — Vents, reliefs et paysages en Languedoc-Roussillon, *Cahiers d'Éole*, Région Languedoc-Roussillon, n° 4, pp. 8-20.

AMBERT P. 2002. — Géologie et géomorphologie des pays de l'étang de Thau et de la basse vallée de l'Aude, *Carte Archéologique de la Gaule*, n° 55, pp. 48-57.

AMBERT P., BAUMES B. et HOULES N. 2001. — Le patrimoine minier du district de Cabrières (Hérault) confronté au traitement des mines orphelines de la DRIRE Languedoc-Roussillon. Solutions conservatoires réalisées, *Archéologie en Languedoc*, n° 24, pp. 65-92.

AMBERT P., GALANT P. et COLOMER A. 2001. — Incursions spéléologiques mésolithiques dans la grotte d'Aldène (Cesseras, Hérault), *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, t. 98, 3, pp. 497-503.

AMBERT P., COULAROU J., CERT C., GUENDON J.-L., BOURGARIT D., MILLE B., DAINAT D., HOULES N. et BAUMES B. 2002. — Le plus vieil établissement de métallurgistes de France (3100-2880 Cal BC), Péret-Hérault, *Comptes rendus de l'Académie des Sciences, Palevol*, Paris, 1, 1, pp. 67-74.

BOUBY L. et MARINVAL P. 2002. — Les plantes exploitées, in J.-M. Pailler (dir.) : *Tolosa. Nouvelles recherches sur Toulouse et sur son territoire dans l'Antiquité*, Collection École Française de Rome, 281, pp. 187-190.

CAROZZA J.-M., CAROZZA L., BOUBY L. 2002. — Le bassin versant du Boulou (Lot, France) au cours de la seconde moitié de l'Holocène : stabilité, rupture et rythme d'évolution d'un petit hydrosystème, *Série 3 : « Environnement, sociétés et archéologie »*, Presses Universitaires Franc-Comtoises, Besançon, pp. 299-313.

CALVO L., KAYSER C., GRIMOND A.-M., LUDES B., PAJOT B., LODTER P. 2001. — Méthode de recueil d'échantillons anciens de pulpes dentaires, *Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris*, 13, pp. 161-162.

CLAUSTRE F. 2001. — Bélesta-La Caune, *Bilan scientifique 2000*, Service Régional de l'Archéologie, Languedoc-Roussillon, p. 164.

COMMENGE C. 2001. — Recension de Y. Garfinkel : Neolithic and Chalcolithic pottery of the Southern Levant, Qedem, Monographs of the Institute of Archaeology, 39, The Hebrew University of Jerusalem, *Journal of the Israel Prehistoric Society — Mitekufat' Haeven*, 31, pp. 233-239.

COMMENGE C. et ALON D. 2002. — Competitive involution and expanded horizons : exploring the nature of interaction between Northern Negev and Lower Egypt (ca. 4500-3600 b.c.e.) in Edwin C.M. van den Brink and Thomas E. Levy (dirs.) : *Egypt and the Levant. Interrelations from the 4th through the Early 3rd Millennium BCE*, Leicester University Press, pp. 139-153.

CONTE P., GRANY J.-C. et PERRIN T. 2001. — Premiers résultats des opérations archéologiques en forêt de Lastours-Les Cars (Haute-Vienne) : peuplement, forêt et paysage du Mésolithique à l'époque moderne, *Mémoire du Pays d'Aixe*, t. 12, pp. 1-34.

FOREST V. in BOUCHARLAT E. *et al.* 2001. — Vivre à la campagne au Moyen-Âge. L'habitat rural du V^e au XII^e siècle (Bresse, Lyonnais, Dauphiné) d'après les données archéologiques, *Documents d'Archéologie en Rhône-Alpes et en Auvergne*, n° 21, pp. 103-119, 170-174, 218-222, 287-289, 309-311, 318-319.

GASCÓ J. 2000. — La datation absolue de la protohistoire, du 22^e au 8^e siècle avant notre ère, dans le Sud de la France, *Documents d'Archéologie Méridionale*, n° 24, pp. 221-229, 1 fig.

GASCÓ J. 2000. — Lieux et modes de production à la fin de l'Âge du bronze et au début du premier Âge du fer en Languedoc, Colloque international de l'AFEAF. *Els products alimentaris d'origen vegetal a l'adat del ferro de l'Europa occidental : de la producció al consum*, Monografies du Museu d'Arqueologia de Catalunya, Girona, n° 18, pp. 183-199, 9 fig.

GASCÓ J. 2000. — Compte rendu de l'ouvrage de P.-L. van Berg : La collection Siret à Bruxelles, *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, t. 97, pp. 669-693.

GASCÓ J. 2001. — Compte rendu de l'ouvrage de R. Buxó et E. Pons (dirs.) : Els productes alimentaris d'origen vegetal a l'adat del ferro de l'Europa occidental : de la producció al consum, Museu d'Arqueologia de Catalunya, Girona, 18, 1999, 413 p., *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, t. 98, 3, pp. 561-566.

GASCÓ J. 2002. — À propos de l'usage des dates radiocarbone dans le commentaire des rapports chronologiques entre Rubané et groupe de Blicquy à Vaux-et-Borset, *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, t. 99, 1, pp. 145-148, 2 fig.

KARALI L., MEGALOU DI F. et MARINVAL P. 2001. — Karpologia : Orismoï kai techniques (en grec. Carpologie : définitions et techniques), *Technologia ETBA*, 10-11, pp. 55-58.

LEROY F. 2001. — Sites lagunaires du Languedoc, du Néolithique à l'Âge du bronze, *Actes des congrès nationaux des sociétés historiques et scientifiques, 124^e Congrès, Systèmes fluviaux*, Nantes, pp. 229-239.

LESUR J., GASCÓ J., TRESSET A., VIGNE J.-D. 2001. — Un approvisionnement chasséen caussenard exclusivement fondé sur la chasse ? La faune de Roucadour (Lot), *Préhistoire du Sud-Ouest*, 8, pp. 71-90, 10 fig.

LUIKART G., GIELLY L., EXCOFFIER L., VIGNE J.-D., BOUVET J. et TABERLET P. 2001. — Multiple maternal origins and weak phylogeographic structure in domestic goats, *Proc. Nat. Acad. Sc. USA*, 98, 10, pp. 5927-5932.

MANEN C., VIGNE J.-D., LOIRAT D., BOUBY L. 2001. — L'Aspre del Paradis à Corneilla-del-Vercol (Pyrénées-Orientales) : contribution à l'étude du Néolithique ancien et final roussillonnais, *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, t. 98, 3, pp. 505-528.

MARINVAL P. 2001. — Offrandes végétales de la nécropole gallo-romaine des Sagnes à Pontarion (Creuse), in G. Lintz (dir.) : *La nécropole gallo-romaine des Sagnes à Pontarion (Creuse)*, Association des Publications Chauvinoises, Chauvigny, Mémoire 20, pp. 191-196.

MARINVAL P. 2001. — Travaux carpologiques et bibliographie de Jean Erroux, in P. Marinval (dir.) : *Histoires d'hommes. Histoires de plantes. Hommages au professeur Jean Erroux*, Mémoires de plantes, I, Centre d'Anthropologie-Éditions M. Mergoil, Montagnac, pp. 9-23.

MARINVAL P. 2001. — Les pépins de raisin des épaves puniques de Nora Pula (Sardaigne) et les débuts de la viti-viniculture en Méditerranée occidentale, in P. Marinval (dir.) : *Histoire d'hommes. Histoires de plantes. Hommages au professeur Jean Erroux*, Mémoires de plantes, I, Centre d'Anthropologie-Éditions M. Mergoil, Montagnac, pp. 121-130.

MARINVAL P. 2001. — Recension des analyses carpologiques en France du Paléolithique à l'époque moderne. Première partie (1638-1999), in P. Marinval (dir.) : *Histoires d'hommes. Histoires de plantes. Hommages au professeur Jean Erroux*, Mémoires de plantes, I, Centre d'Anthropologie-Éditions M. Mergoil, Montagnac, pp. 223-253.

MARINVAL P. 2001. — Aux origines des jardins méditerranéens : les données de l'archéobotanique, in M.-H. Samrakandi et J. Bétillon (dirs.) : *Paysages et jardins des méditerranéens*, *Horizons maghrebins*, 45, pp. 67-77.

MARINVAL P. 2001. — Les débuts de l'agriculture au Maroc : premières données, in M.-H. Samrakandi et J. Bétillon (dirs.) : *Paysages et jardins des méditerranéens*, *Horizons maghrebins*, 45, pp. 31-33.

MARINVAL P. et MARINVAL-VIGNE M.-C. 2002. — L'archéologie des odeurs, *Archeologia*, 387, pp. 40-44.

MIDANT-REYNES B. (en collaboration avec HENDRICKX S. et VAN NEER W. 2001. — *Maghar-Dendera 2 (Haute-Égypte). Un site d'occupation badarien*, Belgian Middle Egypt Prehistoric Project, Leuven University Press.

MIDANT-REYNES B. 2001. — *Préhistoire de l'Égypte. Des premiers hommes aux premiers pharaons*, Armand-Colin, Paris, 1992. Traduction arabe, mise à jour, Éditions Dar Al-Fikr, Le Caire.

MIDANT-REYNES B. 2001. — Adaïma, un site égyptien du Pré-dynastique, in J. Guilaine (dir.) : *Communautés villageoises du Proche-Orient à l'Atlantique (8000-2000 avant notre ère)*, Éditions Errance, Paris, pp. 255-266.

OBERLIN C., LEROY F., GUIBAL F. 2002. — High precision 14C dating of tree-ring Bronze age chronology from the pile-dwelling settlement of Montpenedre (Hérault, Southern France), *Radiocarbone, 4th 14C and Archaeology Symposium*, Oxford, avril 2002.

PAJOT B. 2001. — Limogne-en-Quercy (Lot). Inventaire des dolmens, *Bilan Scientifique 2000*, Service Régional de l'Archéologie, Midi-Pyrénées, pp. 146-147.

PAJOT B. 2001. — Martiel (Aveyron). Inventaire des dolmens, *Bilan Scientifique 2000*, Service Régional de l'Archéologie, Midi-Pyrénées, pp. 48-49.

PAJOT B. 2001. — Sondages d'évaluation des dolmens de la commune de Martiel, *Cahiers d'Archéologie Aveyronnaise*, 15, pp. 71-76.

PERRIN T. 2001. — Évolution du silex taillé dans le Néolithique haut-rhodanien autour de la stratigraphie du Gardon (Ambérieu-en-Bugey, Ain) : résumé de thèse, *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, 98, 4, pp. 737-739.

PERRIN T. 2001. — La Préhistoire récente dans les Monts de Châlus (87). Chronologie et implantation des habitats néolithiques, *Bilan Scientifique 2000*, Service Régional de l'Archéologie, Limousin, p. 61.

TRESSET A. et VIGNE J.-D. 2001. — La chasse, principal élément structurant la diversité des faunes archéologiques du Néolithique ancien, en Europe tempérée comme en Méditerranée : tentative d'interprétation fonctionnelle, in R.-M. Arbogast, C. Jeunesse et J. Schibler (dirs.) : *Rôle et statut de la chasse dans le Néolithique ancien danubien (5500-4900 av. J.-C.)*, Actes des Premières Rencontres Danubiennes de Strasbourg, 20-21 novembre 1996, Rahden/West : Marie Leidorf, pp. 129-151.

VAQUER J. 2001. — Les enceintes annulaires du Néolithique final languedocien, habitats ou sanctuaires ?, in J. Guilaine (dir.) : *Communautés villageoises du Proche-Orient à l'Atlantique (8000-2000 avant notre ère)*, Éditions Errance, Paris, pp. 223-237, 11 fig.

VAQUER J. 2001. — Carcassonne, Roc d'en Gabit, *Bilan Scientifique 2000*, Service Régional de l'Archéologie, Languedoc-Roussillon, pp. 42-43.

VAQUER J. 2001. — Villeneuve-Tolosane et Cugnax du Néolithique au Moyen Âge, *Bilan Scientifique 2000*, Service Régional de l'Archéologie, Midi-Pyrénées, pp. 78-79.

VAQUER J. 2002. — La Préhistoire récente de la région toulousaine, in J.-M. Pailler (dir.) : *Tolosa, nouvelles recherches sur Toulouse et son territoire dans l'Antiquité*, Collection École Française de Rome, n° 281, pp. 52-63.

VAQUER J. 2002. — Compte rendu de : A. Beeching (dir.) : Circulations et identités alpines à la fin de la Préhistoire. Matériaux pour une étude, Programme CIRCALP, *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, 99, 1, pp. 166-169.

VIGNE J.-D. 2000. — Outils pour restituer les stratégies de chasse au cerf en Europe au Mésolithique et au Néolithique : analyses graphiques, statistiques et multivariées de courbes d'âges d'abattage, in B. Bassano, G. Giacobini et V. Peracino (dirs.) : *La gestion démographique des animaux à travers le temps — Animal management and demography through the ages (VI^e Colloque international de l'association « L'Homme et l'Animal, Société de Recherche interdisciplinaire »*, Turin, Italie, 16-18 septembre 1998), *Ibex J. Mt Ecol.*, 5 — *Anthropozoologica*, 31, pp. 57-67.

VIGNE J.-D. 2001. — Chypre et les débuts de l'élevage, *La Recherche*, 348 (décembre 2001), pp. 29-33 (édité en espagnol sous le titre « Chipre y los inicios de la ganadería », *Mundo Científico*, 231 (février 2002), pp. 41-45.

MÉMOIRES UNIVERSITAIRES
(dirigés par le professeur)

a) DEA

C. MARCIGNY : *L'Âge du bronze en Basse-Normandie*, DEA, EHESS, 2001, 82 p., 10 photos.

B. POISSONNIER : *Apport de l'expérimentation à la connaissance des mégalithismes : les exemples de la France, la Belgique et l'Éthiopie*, DEA, EHESS, 2001, 46 p., 42 fig.

C. POUILLEUL : *Peuplement de la moyenne vallée de l'Hérault au littoral durant le Néolithique final-Chalcolithique*, DEA, EHESS, 2001, 188 p., 24 fig.

b) Diplômes de l'EHESS

C. TIXIER : *Évolution de la végétation durant le Tardi et le Post-Glaciaire en Dordogne : études palynologiques mises en relation avec les occupations humaines dans les fonds de vallées du bassin moyen de la Dronne*, 2001, diplôme EHESS, 91 p.

Participation à d'autres jurys

a) Thèses

M. BESSE : *L'Europe continentale, la région Rhin-Rhône et l'habitat de Derrière-le-Château (France) ou la céramique commune du campaniforme*, Université de Genève, t. 1, 107 p., t. 2, 246 figures et 27 planches + 4 tomes d'annexes (12 septembre 2001).

A. EL IDRISSE : *Le Néolithique ancien du Maroc septentrional dans son contexte régional*, Université de Rabat, 415 p., 169 fig. (14 novembre 2001).

M. VANDER LINDEN : *Archéologie, complexité sociale et histoire des idées : l'espace campaniforme en Europe au 3^e millénaire avant notre ère*, Université Libre de Bruxelles, t. I, 392 p. ; t. II. Annexes, 295 fig. (21 février 2002).

O. LEMERCIER : *Le campaniforme dans le Sud-Est de la France. De l'archéologie à l'histoire du troisième millénaire avant notre ère*, Université d'Aix-Marseille 1, t. I, 415 p., 65 fig. + annexe : tableaux et cartes ; t. II et III, 1 063 p., 421 fig. (présidence) (2 mars 2002).

b) DEA

C. MULLER : *Les structures de combustion du Néolithique moyen du Sud de la France : du terrain à l'interprétation*, DEA, EHESS, 2001, 131 p., 27 fig.

M. GANDELIN : *Les enceintes chasséennes de Villeneuve-Tolosane et Cugnaux (Toulouse, Haute-Garonne)*, DEA, EHESS, 155 p., 89 fig.

c) Diplôme EHESS

N. ROUQUEROL : *Du Néolithique à l'Âge du bronze dans les Pyrénées centrales françaises*, Diplôme EHESS, Toulouse, 2001, t. I, 86 p., t. II, 209 p., 76 fig.

COLLOQUES ET RÉUNIONS SCIENTIFIQUES

— XIV^e Congrès de l'Union Internationale des Sciences Préhistoriques et Protohistoriques (Liège, 2-8 septembre 2001) :

- co-direction du Colloque « *La Néolithisation* » (communication : « *Nature, dates and diffusion of the first domestic ungulates in the Near-East, revisited in the light of Cyprus* » (avec J.-D. Vigne, I. Carrère, F. Briois)
- participation aux travaux du Comité exécutif et du Comité permanent de l'UISPP.

— Colloque « *Moyen et Haut Euphrate entre 9500 et 8500 avant J.-C. : une ou plusieurs cultures ? Problèmes du " trou noir " entre Chypre et l'Euphrate* » (Lyon, Maison de l'Orient, 16-17 novembre 2001) :

- communication : « *La diffusion vers l'Ouest : Chypre* ».

— Mission à Malte, à l'invitation de l'association Din-L-Art Helwa et de l'Ambassade de France, dans le cadre d'un projet de restauration et de protection du patrimoine mégalithique (6-11 novembre 2001) :

- conférence au Musée Archéologique : « *The First Farmers of the Mediterranean* », La Valette (9 novembre 2001).

— Journée scientifique « *Archéologie et cognition* » (Ministère de la Recherche, Paris, 8 février 2002).

— Colloque « *Le sacrifice humain* » (Toulouse, 14-15 mars 2002) :

- communication : « *À propos de la scène de l'Addaura, Sicile* ».

— « *Third International Congress on the Archaeology of the Ancient Near East* » (Paris, avril 2002) :

- communication : « *Un territoire insulaire au Néolithique pré-céramique : Chypre* » (avec L. Astruc, F. Briois, A. Le Brun).

CONFÉRENCES/ANIMATIONS

— Saint-Pons : « *La violence préhistorique* » (31 octobre 2001).

— École du Louvre (Paris) : « *Du Chalcolithique à l'Âge du bronze ancien en Méditerranée occidentale* » (22 février 2002).

— France-Culture : « *Le conflit* » (La Matinée des autres, J. Munier) (26 mars 2002).

— Arte : Émission TV « *Moteur de recherche : l'agriculture* » (M. Cuisset et A. Jaffrennou) (26 mars 2002).

— Narbonne : « *Préhistoire de la Septimanie* » (Musée archéologique, 4 mai 2002).

— Montpellier : « *Sur le sentier de la guerre* » (La Comédie du Livre, 24 mai 2002).